

## HISTOIRE.

MAHMOUD I<sup>er</sup>.*(Explication de l'énigme historique.)*

Achmet III, fils de Mahomet IV, était monté sur le trône en 1703. Une avarice sordide, des fautes graves, une guerre heureusement commencée contre Pierre le Grand, empereur de Russie, et lâchement terminée, soulevèrent, en 1730, l'esprit des Turcs et l'indignation des janissaires<sup>1</sup>, milice déjà déchue, mais toute-puissante encore pour disposer de la vie de leur maître. La révolte, conduite par Patrona-Khalil, Muslu et Ali, tous trois simples janissaires, réussit complètement.

Patrona-Khalil avait été soldat de marine, puis il avait servi sur la galère *la Patrona*, dont il prit le nom. Devenu janissaire, comme tous les soldats de ce corps tristement célèbre, il exerçait une profession, il était marchand d'habits. Muslu et Ali vendaient, l'un des fruits, l'autre du café.

« Seigneur, dirent à l'avare Achmet, dont ils avaient dispersé les gardes, « ces trois audacieux révoltés, tes sujets ne veulent plus de toi; descends « du trône et va chercher, dans le cachot où il languit, ton neveu Mahmoud, « fils de Mustapha II; c'est lui que Dieu a choisi pour être sultan. »

Achmet obéit; il alla chercher dans sa prison son neveu Mahmoud, le conduisit dans la salle du divan et lui remit l'empire. Alors eut lieu une scène étrange. Un homme, les jambes nues, et dans le simple costume d'un janissaire, est appelé par le nouveau chef de l'empire; Patrona-Khalil, le marchand d'habits, s'approche du trône, et comme Mahmoud veut lui parler de sa reconnaissance : « Ne me parle pas de ta reconnaissance, su- « blime seigneur, dit Patrona; des hommes qui savent l'histoire m'ont « affirmé que pas un des courageux Musulmans qui élevèrent des sultans « n'est mort dans son lit. Je connais donc le sort qui m'attend; mais ce « que Dieu a voulu, il l'a voulu, et je ne m'en réjouis pas moins d'avoir « délivré l'empire et contribué à ton élévation. » — « Je jure, répond « alors le sultan, non-seulement de ne jamais attenter à ta vie, mais en- « core de te récompenser comme tu le mérites... » Quelque temps après, Patrona-Khalil, Muslu, Ali tombaient, par ordre du maître, sous le poignard des chiaoux. Cependant, Mahmoud n'était pas un homme cruel;

<sup>1</sup> C'est de cette époque que datent les guerres continuelles de la Russie et de l'empire turc.



mais souvent la reconnaissance paraît d'un poids trop lourd aux tout-puissants de la terre.

Le règne de ce prince fut glorieux ; la Perse, l'Allemagne le respectèrent. Mahmoud fut adoré de ses sujets. Il termina sa carrière le 13 décembre 1754. « Une foule immense, a dit un historien, s'était pressée sous les fenêtres de son palais ; on le demandait à grands cris. Emu jusqu'aux larmes de cette marque de touchante sollicitude, le sultan voulut, malgré ses douleurs, se montrer aux regards de son peuple, et, s'étant fait placer sur un cheval, il parcourut ainsi les principaux quartiers de la ville. Mais, au moment où il rentrait, accablé de fatigue et de bénédictions, une faiblesse extrême le surprit entre les deux portes du sérail, et il eut la gloire de mourir comme doit mourir tout empereur... debout. »

---

### ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le grand poëte qui, condisciple d'un tyran fameux, mourut condamné par lui ?

---

### BOTANIQUE.



### LE BLÉ.

Nous ne sommes déjà plus dans la saison d'hiver, et pourtant ce n'est pas encore celle des beaux jours : les arbres de nos bois sont tristes et sans feuillage ; mais on devine au ton rougeâtre des branches que les feuilles, enveloppées dans leurs soyeux bourgeons, n'attendent, pour secouer leurs ailes vertes, qu'un chaud rayon du soleil ! Cette époque, c'est l'espoir incertain du cultivateur : ou la bise cruelle viendra renverser ses plus douces espérances, ou le ciel favorable le récompensera de ses rudes travaux... Voyez, au milieu de la nature encore en deuil, cette plaine verdoyante ! ce luxueux gazon ! c'est le blé, l'objet des craintes, de la sollicitude du laboureur ; c'est la plante par excellence, le plus beau présent que la nature ait fait à l'homme, puisqu'elle nourrit la plus grande partie des habitants du globe !

Par le mot blé, les botanistes entendent toutes les céréales appartenant



à la famille des graminées, telles que le froment, l'avoine, le seigle, l'orge, etc. Le mot céréales est tiré du mot *Cérès*, la déesse des moissons. L'usage a consacré le mot blé en l'appliquant au froment, et c'est presque toujours ainsi qu'on a l'habitude de le nommer. Cette plante est la meilleure, la plus recherchée des céréales; c'est donc sur elle, plus spécialement, que nous allons essayer de vous donner quelques notions générales.

Le froment est un long épi, composé de plusieurs épillets appliqués contre la tige; l'épillet porte un certain nombre de fleurs; chacune a deux enveloppes, l'une extérieure, la glume; l'autre intérieure, la balle (quelques botanistes ont interverti cet ordre, et appellent *balle* ce que nous appelons *glume*). Lors de la floraison, cette fleur a deux étamines pendantes et inclinées; le pistil placé au milieu ressemble à une petite plume fourchue, sur les barbes de laquelle vient glisser le pollen qui féconde le fruit. Si, pendant la floraison, il y a de grandes pluies, les grains de pollen ou poussière fécondante sont entraînés par les gouttes d'eau, et la fleur ne produit plus de grains; voilà pourquoi le blé se vend à un prix fort élevé dans les années pluvieuses.

Ce que l'on appelle vulgairement la tige du froment se nomme, en botanique, le chaume; c'est un tuyau creux le plus ordinairement, articulé de distance en distance, et garni, à chaque articulation, d'une feuille longue et très-étroite.

On ne peut dire dans quel pays le blé est venu primitivement; quelques-uns pensent que ce fut en Grèce, mais il n'y a rien de positif à ce sujet. Ce qu'il y a de certain, c'est que, tel que la culture nous l'offre aujourd'hui, il ne se trouve plus dans la nature; un seul voyageur a cru le rencontrer à l'état sauvage dans la haute Tatarie; mais on a tout lieu de penser que ces épis avaient été rencontrés dans des champs autrefois cultivés, car le blé paraît être fort anciennement connu. L'histoire nous apprend, d'une manière certaine, que c'est à sa culture que les peuples les plus anciens durent leur civilisation et leur force.

Le froment n'est pas seul employé à la nourriture de l'homme; suivant les divers pays où sa culture devient difficile, on trouve, pour le remplacer, l'orge, la seule graminée qui réussisse dans les climats glacés; l'avoine, qui entre aussi pour une part très-importante dans l'alimentation humaine, mais qui ne réussit pas à de si hautes latitudes; il faut, pour en voir la culture régulière, aller à quelques degrés plus bas; et, dans les localités où cette céréale arrive à maturité, on rencontre déjà le seigle, qui descend jusqu'aux bords de la Baltique, et remplace avantageusement l'orge et l'a-



voine, qui n'y sont plus cultivées que pour la nourriture des animaux et la fabrication de la bière.

Dans le nord de l'Allemagne commence le froment, qui, d'abord cultivé de concurrence avec le seigle, finit par devenir la culture dominante. Il part de l'Ecosse, traverse la France, l'Allemagne, la Crimée, le Caucase, et s'étend jusque dans l'Asie, sans que, pour cela, on néglige les autres céréales, mais elles ne sont plus si ordinairement employées aux besoins de l'homme. Le seigle devient la culture des régions plus froides des montagnes. En descendant vers le sud, l'avoine disparaît entièrement pour faire place à l'orge et n'est plus consacrée qu'aux animaux. A mesure que l'on s'étend vers le midi, le riz et le maïs remplacent les autres céréales, ainsi que cela se voit dans la France méridionale, en Italie, en Espagne; ils deviennent d'une culture presque exclusive jusqu'au bord de l'Inde, où ils sont préférés au froment. En Afrique, on cultive diverses espèces de sorgho comme étant d'usage habituel. A l'extrémité orientale de l'Asie, le riz remplace toutes les céréales, ce qui a lieu également dans les parties méridionales de l'Amérique du Nord. On y trouve, cependant, aussi le maïs, qui domine à l'exclusion de toute autre. Néanmoins, on cultive le blé au Brésil, dans la Plata et au Chili. A l'extrémité australe de l'Afrique, ainsi que dans la Nouvelle-Galles du Sud, et dans la Nouvelle-Hollande, on pense que la culture du froment, de l'orge et de l'avoine, y fut importée par les Européens.

Les blés se divisent en deux séries : blés d'automne et blés de mars. Les premiers sont le seigle, le froment, le méteil, mélange de seigle et de blé qui prend le nom de seigle ou de froment, suivant la proportion dominante. Les blés de mars sont l'orge, l'avoine, et quelques espèces qui ne se sèment qu'après les gelées. On fait encore une division entre les blés tendres ou fins, les blés durs ou glacés; la première espèce appartient aux pays froids et au sol humide, la seconde aux climats chauds et aux terres sèches et légères.

On désigne encore par des noms spéciaux plusieurs sortes le blé : le blé amidonnier, espèce peu répandue, mais qui fournit le plus bel amidon; le blé français; le blé à chapeaux, qui sert à faire ces jolis chapeaux de paille que nous estimons tant, et qui, pour l'été, l'emporteront toujours sur les fantaisies éphémères que nos modistes livrent au commerce; enfin une foule d'autres sortes dont il serait inutile de donner la nomenclature dans un article de ce genre.

C'est entre Florence et Pise que l'on cultive le plus l'espèce dont nous



avons parlé et qui est connue sous le nom de blé à chapeaux. La tige de ce froment est d'une extrême finesse ; pour la faire devenir plus fine encore, on choisit le plus mauvais terrain ; la graine se prend sur les plus faibles pieds : de cette façon, la paille arrive à un étiolement complet qui la rend propre à être tissée pour les plus fins chapeaux, dits chapeaux d'Italie.

L'époque des semailles de froment diffère, en France, en raison des climats et des localités. Les blés dits d'automne se sèment avant l'hiver ; mais il y a des pays où l'on commence à ensemer au mois d'août, d'autres en septembre, octobre, novembre, décembre et même janvier. Ce que l'on appelle le blé de mars se sème en février, mars et avril ; ainsi les blés se sèment, en France, pendant neuf mois sans interruption.

Le plus ordinairement, le blé se sème à la volée ; dans quelques pays, ce sont les femmes qui se chargent de ce travail ; elles portent à la main un panier qu'elles vont remplir, aussitôt qu'il est vide, avec les sacs disposés, pour la semence, à divers endroits du champ ; c'est avec la main qu'elles prennent le blé qu'elles jettent à la volée ; il faut encore pour cela beaucoup d'habitude et une certaine adresse pour le disperser également. On emploie ici des hommes pour ce genre de travail ; c'est dans la poche d'une sorte de grand tablier, nommé *semoir*, que le cultivateur puise le blé qu'il sème ; cette besogne se fait par un temps calme, car le vent emporterait le grain en le disséminant sur les champs voisins.

Suivant les pays, ou la nature du sol, lorsque le blé est semé, on le recouvre, soit à la herse, soit à la charrue ; c'est dans les terres fortes surtout que l'on se sert de la charrue afin de les diviser le plus possible, et de donner aux semences plus de facilité à lever. Le froment est plus pesant et donne plus de farine que l'orge, le seigle ou l'avoine, et quoique sa conservation soit toujours très-difficile, le froid ou le chaud ne lui font pas perdre sa faculté germinatrice. C'est pour cela qu'il se sème pendant presque tous les mois ; mais on ne peut le planter sur le même sol pendant plusieurs années de suite ; on est obligé de varier la culture, car il épuiserait trop le terrain, qui, dans ce cas, ne produirait plus que de très-mauvaises récoltes en blé. Dans le midi de l'Italie et en Sicile, on cultive les céréales, et principalement le froment, par touffes écartées d'un pied les unes des autres ; cette méthode a lieu dans quelques-uns de nos vignobles, où l'on sème ainsi sur les ados des portions de terrains nouvellement plantés en vigne.

On a fait de nombreux calculs pour savoir combien un grain de blé pouvait produire ; les résultats en paraissent étonnants. Un grain fut jeté



dans une bordure de sauge, dont la terre n'avait pas été remuée depuis trois ans; ce grain venait d'un paillason de paille de froment: il produisit 28 épis contenant 770 grains. Dans la culture en grand, il ne faut pas comparer ce produit à celui que nous venons de citer; les grains semés ne lèvent pas tous; les uns sont entraînés par les eaux, d'autres mangés par les oiseaux, une autre partie est étouffée par les mauvaises herbes; toutes les tiges ne s'élèvent pas assez pour porter des épis, parce que la sève se porte toujours aux plus vigoureuses. Néanmoins, une mesure de froment en rapporte sept ou huit dans les bonnes terres.

La grande sécheresse, si elle a lieu au commencement du printemps, empêche le froment de monter; si c'est à l'approche de l'été, la tige et les épis ne font plus de progrès, la maturité a lieu trop vite, le grain en se formant ne grossit pas, il devient ridé et ne contient que peu de farine.

S'il survient des orages qui amènent subitement une grande quantité d'eau, ils renversent les blés qui ne tardent pas à être surmontés par les mauvaises herbes que l'humidité fait croître.

Les époques de la maturité du blé n'étant pas les mêmes partout, on moissonne pendant quatre mois d'une extrémité de la France à l'autre. On commence, dans les pays méridionaux, à la fin de mai, et, au nord, on termine vers la fin de septembre. Au surplus, la moisson n'a pas d'époque positivement fixe, le plus ou moins de maturité des blés en décide.

Le froment se coupe à la faux ou à la faucille; lorsqu'il est coupé, on le laisse quelques jours sur le champ même où il a été récolté, suivant sa maturité ou qu'il est plus ou moins mêlé d'herbes, qu'il faut laisser faner. On le lie quand il n'est pas tout à fait sec. Si le ciel est beau, la récolte se fait sans embarras; mais s'il vient à pleuvoir, on est sans cesse occupé à faire sécher les gerbes pour pouvoir les relever. Il arrive souvent que le grain germe dans l'épi. On en forme ensuite des meules, placées dehors et disposées près des fermes.

Pour séparer le froment de ses balles on le bat, dans une grande partie de la France, avec un instrument que l'on nomme fléau. On le passe ensuite au *van*, opération qui a pour but de le débarrasser de toute paille parasite; ensuite on le répand sur l'aire d'un grenier, en couches plus ou moins épaisses. C'est d'après la pesanteur spécifique du grain que l'on peut juger s'il est plus ou moins susceptible de se garder: le moins lourd, à volume égal, est celui qui se conserve le moins. Pour le préserver de l'humidité, on le remue souvent et on le passe au crible; mais, ainsi abandonné à la poussière, aux insectes qui s'y introduisent et s'y multiplient



en grand nombre, les grains exigent un travail d'autant plus soutenu qu'ils proviennent d'années plus humides, et que la quantité en est plus considérable.

Un savant chimiste, nommé Hales, a inventé un appareil pour favoriser l'introduction de l'air au milieu d'un tas de blé : c'est un jeu de soufflets qui chassent l'air concentré du milieu et le remplacent par un air sec et froid qui traverse l'amas en tout sens. On appelle cela *ventiler* le blé.

M. de Vallery a aussi imaginé un appareil pour la conservation du blé ; cet appareil fut approuvé par l'Académie en 1839, et l'on en fait souvent usage. L'auteur obtint, à cette époque, une médaille d'or.

Les procédés qui tendent à préserver le grain des insectes qui l'altèrent ont une grande importance. Dans certains départements ravagés par les teignes et les charançons, un tiers au moins de la récolte est détruit par ces insectes. On évalue à plusieurs millions, par an, les pertes supportées ainsi chaque année par le seul département du Cher. Parmi les instruments qui réussissent le mieux à débarrasser le blé des insectes, il faut placer l'ingénieuse machine appelée *tue-teignes*, inventée par M. Doyère, à qui l'Académie des sciences vient de décerner un des prix Monthyon.

Les anciens conservaient leurs blés dans des urnes, des jarres, des corbeilles ; tantôt ils les gardaient en épis dans des nattes en forme de panier, tantôt, encore, dans des citernes revêtues à l'intérieur de paillassons, dans des barils, des caisses ; enfin, il semble qu'ils aient épuisé toutes les combinaisons sans avoir complètement réussi.

Quelle que soit la sollicitude de nos plus savants chimistes et de nos économistes pour cette grande question de conservation, il s'en faut que nous soyons arrivés à des résultats complets. L'on a jugé que les réserves de blés, dans les années abondantes, n'étaient pas praticables, tant à cause des frais immenses qu'elles exigeraient qu'en raison des difficultés qui se présentent pour les garantir des nombreuses causes qui concourent à détériorer les grains.

Le prix du blé varie suivant le plus ou moins d'abondance. Il s'est élevé successivement de nos jours, et on le voit aujourd'hui même doubler et tripler sa valeur ordinaire, par suite de la mauvaise récolte de 1853. Un des ennemis les plus redoutables pour les grains est la grêle, qui, chaque année, ravage plusieurs cantons.

Le froment fournit encore, outre la nourriture ordinaire, plusieurs branches de commerce d'un grand produit : toutes les pâtes dites d'Italie, en général, telles que vermicelle, semoule, macaroni, etc. ; l'amidon est



aussi d'un grand commerce et d'une grande ressource pour l'industrie.

Dans l'état présent de notre agriculture, il ne nous est pas possible de produire des blés à un aussi bas prix que plusieurs autres pays, comme la Pologne, les parties méridionales de la Russie, la Sicile, etc. Une des causes principales de cette différence est que notre population est relativement plus nombreuse, et le prix des terres et des salaires plus élevé.

C'est de cette différence entre le prix de revient des produits de notre agriculture et de ceux d'autres pays que sont nées les entraves que le gouvernement a mises, en divers temps, à l'exportation dans le premier cas, à l'importation dans le second ; ces entraves n'ont pour but que de protéger, d'un côté, l'agriculture ; de l'autre, de veiller à ce que l'aliment principal de la classe laborieuse soit assuré, sinon pour le bon marché, au moins pour un prix modéré. Aussi est-il extrêmement difficile de concilier deux intérêts si opposés, et le problème qui consiste à protéger l'agriculture sans compromettre la subsistance du peuple n'a-t-il jamais encore été complètement résolu.

Nous n'entrerons pas plus avant dans les hautes questions qui occupent en ce moment tous nos plus savants économistes. Nous croyons en avoir dit assez pour instruire nos abonnées sur ce qu'elles ne doivent pas ignorer. Là s'arrête une mission que nous remplissons avec zèle et bonheur.

M<sup>me</sup> LOUISE LENEVEUX.

---

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.



### LE DROIT DOMESTIQUE.

POÉSIE ALLEMANDE.

Franchis le seuil, sois le bien-venu dans ce pays ! Dépose ton bâton contre cette muraille.

Prends place au plus haut de la table ; il est juste d'honorer son hôte. Prends ce qui te conviendra, rafraîchis-toi après les fatigues de ce jour.

Si une vengeance ennemie te chasse de ta patrie, reste sous ce toit ; restes-y comme un ami qui m'est cher...

Je n'exige de toi qu'une chose... Respecte les mœurs pieuses de nos pères, le droit sacré de la maison.

UHLAND.

*Traduit par X.*



## VARIÉTÉS.



## LES TRADITIONS DU CAUCASE.

Le Caucase, cette majestueuse et imposante forteresse, qui sépare l'Europe de l'Asie, en joignant le Pont-Euxin à la mer Caspienne, n'arrête vos regards, à vous, jeunes filles, qui le voyez à travers l'étendue d'un silencieux et trompeur éloignement, que par sa position géographique et la hauteur de ses monts, comparés par vous à tous les pics principaux du globe. Rien n'y attire votre pensée, vos rêves ; pour vous les *féroces* montagnards de l'extrémité de l'Europe ne peuvent avoir ni attrait, ni poésie, ni légendes. N'est-ce pas que dès l'enfance, en mettant le doigt sur cette partie de la carte, sur cette chaîne de montagnes si distante des Alpes et des Pyrénées tant chantées, tant poétisées parmi vous, vous ne songiez même point que ces régions fussent habitées par des hommes ? des hommes qui nous ressemblent, qui parlent, qui pensent, qui chantent même comme nous, mieux que nous ; car leur génie est un mélange de l'imagination riche et féconde des peuples de l'Orient et des rêveries ossianiques des montagnards. Les Caucasiens aiment le merveilleux et le fantastique ; ils ont, ne vous en déplaise, des contes magiques comme les Mille et une Nuits, des légendes mystérieuses et sombres comme celles du pays de Galles, des chants plaintifs dont la monotonie ressemble au sifflement du vent d'automne à travers les feuilles sèches, au murmure de l'onde entre les roches : ils disent les douleurs de l'âme qui se plaint et espère, qui craint et croit, et se perd souvent dans la fable, où elle erre toujours en cherchant Dieu.

Il est impossible de se faire une idée de la chaîne caucasienne au déclin du jour, par exemple, lorsque les rayons du soleil, tombant sur sa crête dentelée, déchirée par les secousses volcaniques, et, réfléchis par les prismes de la glace, prennent les plus brillantes couleurs de l'arc-en-ciel. Les montagnes noires entr'ouvrent leurs sombres forêts pour laisser voir leurs antiques roches calcaires que recouvrent les cristaux de feld-spath vitreux, le quartz et l'amphibole. Des torrents bondissent en descendant de ces hauteurs gigantesques et roulent avec fracas dans la vallée, pendant que le silence de la solitude règne autour des sommités basaltiques. Là tout est grand, tout est sublime ; on respire l'éternité, on pressent l'infini, on voit Dieu à travers son œuvre, et l'on se perd à vouloir la pénétrer.



Que de légendes vous raconteraient les vieillards sur leurs montagnes noires, dont les noms bizarres les rappellent encore ! Que de merveilleux récits cachent les bois épais de la montagne Chauve, du mont des Voleurs, de la forêt Ronde, du bois Sombre, du Poignard et du mont des Tempêtes ! Et, derrière cette chaîne, n'avez-vous pas les montagnes neigeuses, parmi lesquelles on distingue l'Elbrouz, dont nul, dit la tradition, n'a gravi la cime, parce qu'il faudrait pour cela une permission particulière de Dieu, et le Mquinwari, où la première victime de son amour pour l'humanité, Prométhée, dont toutes vous connaissez l'histoire, fut attaché avec des chaînes de diamant pour qu'un vautour (l'ennemi des hommes) pût facilement lui déchirer le foie, qui renaissait sans cesse ! Cette allégorie admirable, la plus belle des fables créées par l'homme, est-elle un grand souvenir ou un oracle des siècles futurs ? peut-être elle est l'un et l'autre à la fois. Depuis le Prométhée du Caucase, bien des Prométhées ont trouvé leur Mquinwari !

Ce pays est rempli des souvenirs les plus anciens : les îles des Nations, dont parle l'Écriture, où se dispersa la postérité de Japhet, n'étaient autres que les principales sommités du Caucase, telles que le Taurus, la Tauride, le Démavend, alors baignés par l'Océan. La mer Caspienne, démembrement de la mer Noire, était unie à cette dernière par la mer d'Azow. Le lac d'Aral lui-même n'est qu'une fraction de la Caspienne ; Buffon en donne pour preuve que celle-ci ne reçoit aucun fleuve du côté de l'Orient, ni celui-là du côté de l'Occident.

Selon les annales fabuleuses de la nation, les rochers du Caucase sont peuplés de Dives, géants qui règnent sur toute la partie habitable du globe. L'un d'eux, Argenk, éleva sur ce mont un magnifique palais. Un étranger, nommé Huschenk, vint attaquer les Dives, monté sur un cheval à douze pieds ; mais un rocher lancé par un des géants l'écrasa dans les montagnes du Démavend.

Le cheval à douze pieds de Huschenk n'est, sans doute, autre chose qu'un navire à douze rames.

Le rempart du Caucase laisse entre l'Europe et l'Asie deux passages : les défilés de Derbent et ceux du Terek. Les débris de fortifications longtemps entretenues par les peuples voisins ont sans doute accrédité la fable de la fameuse muraille qui bordait la crête du Caucase, depuis le Pont-Euxin jusqu'à la mer Caspienne. C'est au delà de cette muraille que Mahomet place les descendants maudits de Gog et de Magog, destinés à ravager la terre peu de temps avant la fin du monde. Il nous est parvenu, à ce



sujet, des détails curieux qu'ont laissés des historiens des premiers siècles de l'Hégire.

« Les Jadjoujes et les Madgougs sont des géants dont la taille s'élève à une hauteur prodigieuse ; ils ont des griffes et des dents incisives comme les animaux carnassiers, dont ils partagent les goûts et les habitudes. Le mur élevé contre eux est construit en briques de fer et de cuivre, soudées ensemble et recouvertes d'airain fondu ; mais, quelque solide que soit ce rempart, il tombera comme un palmier que la cognée a frappé, quand le temps sera venu où les enfants de Gog et de Magog devront se répandre sur la terre et y porter la destruction, l'incendie et la mort ; au jour sennel où la matière sera anéantie et l'humanité tout entière jetée tremblante et désarmée aux pieds de son Créateur. En attendant, les gardiens de ce grand mur viennent de temps en temps frapper à grands coups de marteau sur ses portes d'airain, et ce retentissement sonore fait savoir aux Madgougs que le pays est bien gardé. »

L'embarras est de choisir, dans ce pays de légendes et de fables, parmi les rêveries plus ou moins merveilleuses, les contes infernaux plus ou moins effrayants, les croyances populaires plus ou moins fantastiques, le récit le plus simple et le plus court de ceux que le fils du désert raconte au voyageur qui visite ses montagnes. L'Elbrouz seul en offre des milliers, et sa cime inconnue, d'où le mauvais génie Arisman plane sur les deux mondes, est le but des plus étranges inventions de la crédulité, poétisée par une grande nature. La légende de Zacharia et de sa fille Noïla, fiancée d'Anag, est une des plus connues et des moins longues. Le Caucasien la chante de ce ton monotone qui lui est particulier et qui, entendu de loin, ressemble à des sanglots cadencés que répètent les échos sourds et profonds des roches et des cavernes. Parfois ce son, rendu multiple, devient guttural, et alors on croirait entendre s'y mêler la voix sonore de la cloche, chantant, de concert avec les vivants, la lugubre histoire des morts.

« Zacharia craignait Dieu, et Dieu le bénissait. Jamais les démons n'étaient descendus des montagnes pour troubler la paix de sa cabane, dont sa fille Noïla était la beauté et la joie.

« Le soleil avait doré lui-même les cheveux de Noïla ; toutes ses couleurs s'y reflétaient quand le vent, à travers les roches, les soulevait, comme les sables du désert, autour de la jeune fille, ainsi qu'une montagne mouvante et protectrice qui la suivait.

« L'haleine de Noïla répandait un parfum de rose.



« Les yeux de Noïla n'avaient jamais vu d'homme. Leur regard était bleu comme la crête glacée des monts, quand la pâle lune les éclaire.

« Zacharia, le père de Noïla, était bien heureux.

« Anag, le fiancé de Noïla, était plus heureux encore.

« Or, Noïla ne savait point que ses yeux eussent des larmes ; elle courait sur les monts comme une gazelle, se suspendait au-dessus des précipices et des ravins, traversait à la nage les torrents et les fleuves, défiait l'ours et le loup de son arc et de son poignard.

« Et Noïla riait toujours.

« Son bras pouvait lutter avec le bras de son fiancé Anag, tant l'adresse égale la force ; et le soir la voyait s'endormir sur les genoux du vieux Zacharia, qui chantait comme une nourrice chante son nourrisson.

« Dieu et les anges veillaient sur cette cabane à l'heure où les démons possèdent la puissance. A cette heure Noïla en sortit.

« Pauvre Noïla !

« C'était la veille du jour où Anag devait être heureux, la veille des noces. Les fiancés marchaient ensemble au pied de la montagne, et Anag faisait une prière à Noïla :

« Donne-moi, disait-il, ma bien-aimée, l'occasion de te prouver mon amour et le droit de t'appeler ma femme.

« Noïla se taisait.

« Faut-il défier sans poignard la bête fauve dans sa tanière ? faut-il gravir le mont où repose l'oiseau anca ? veux-tu faire un collier pour orner ton cou avec les coquillages des profondeurs de la Caspienne ? veux-tu rafraîchir tes lèvres avec la neige de l'Elbrouz ?

« Noïla tressaillit au nom de l'Elbrouz ; mais elle se taisait encore. Anag reprit :

« Exprime un désir, ma bien-aimée, il sera exécuté avec la promptitude de la puissance. On peut tout si l'on t'aime.

« Je veux, dit Noïla, en couchant sur l'épaule d'Anag son cou dont la blancheur se perdait dans le fond de neige, je veux voir l'Elbrouz au clair de lune.

« Anag pâlit.

« Je veux voir l'Elbrouz au clair de lune, répéta Noïla d'une voix plus languissante.

« Anag aimait Noïla ; il l'aimait trop. Il ne sut point lui résister. Cependant il dit encore :

« Ton père attendra ton retour et sera inquiet.



« Nous reviendrons lui dire que notre œil a vu ce que regard humain n'a osé regarder, et sa joie effacera ses larmes.

« Tu sais, Noïla, que cette heure est l'heure des fantômes ! que le prince des démons les rassemble sur les glaciers, et que Djin-Padichah défend aux regards profanes la vue de ses mystères. Arisman, qui perd les hommes, veille sur l'Elbrouz pour les surprendre.

« Je veux voir l'Elbrouz au clair de lune ! répéta encore Noïla la téméraire, avec impatience...

« Viens donc, dit Anag.

« Il passa son bras autour de la taille de Noïla et tira son poignard pour la défendre ; puis il marcha avec elle vers la montagne.

« La nuit s'éclaira de son pâle flambeau, dont les rayons descendirent des pics neigeux sur le front de Noïla, qui prit la couleur du cobalt.

« L'Elbrouz est beau au clair de lune ! dit Noïla.

« Viens, sois prudente dans ton désir, dit Anag. Zacharia t'attend. N'entends-tu pas ce cri lugubre qui retentit dans la montagne ? c'est le signal de Djin-Padichah pour réunir ses démons.

« C'est le cri du chacal, dit Noïla.

« Le fils du désert serrait contre son cœur son imprudente fiancée, et les fantômes évoqués passaient devant eux dans les airs, gigantesques, et secouant leurs immenses chevelures, dont la neige blanchissait la plaine.

« L'Elbrouz est beau au clair de lune ! redit Noïla.

« Ils arrivèrent au sommet des monts, et la grande figure d'Arisman se balançait dans l'espace comme pour embrasser le monde.

« Anag crut voir rire le génie de l'enfer et voulut encore entraîner sa fiancée.

« L'Elbrouz est beau au clair de lune ! répéta Noïla, dont la voix devenait étrange.

« La figure d'Arisman grandissait et son bras s'étendait sur la terre, comme s'étend la puissance du mal. Anag secoua son poignard.

« Arisman rit. Il touchait presque Noïla, qui répétait comme dans un rêve : l'Elbrouz est beau au clair de lune !

« Anag frappa. Mais la lame du poignard s'émoussa sur une main d'airain, et la secousse qu'il ressentit jeta, loin de sa fiancée, Anag, qui roula d'abîme en abîme jusqu'aux profondeurs invisibles.

« Noïla le vit disparaître, jeta un cri et voulut fuir... Il était trop tard !!!

. . . . .  
. . . . .



« Zacharia attendait sa fille, comme le disait Anag; ne la voyant point venir, le prudent vieillard sortit de sa cabane. Il songeait au danger que courait Noïla à cette heure, l'heure des mystères.

« Les fantômes dansaient sur les monts avec leurs robes couleur d'arc-en-ciel. Zacharia fut ébloui; puis son œil prit de la force et pénétra, dans la nuit, le secret de la ronde fantastique de l'Elbrouz.

« Les spectres passaient rapides, par milliers, souriaient, flamboyaient; et de leur ronde, à chaque tour, quelques-uns se détachaient insaisissables, laissant voir au centre de leur danse une jeune vierge en pleurs, vêtue de longs habits de lin, comme pour un sacrifice.

« Zacharia frémit. Car Arisman a besoin du sang des belles filles de la terre. Noïla est au pouvoir d'Arisman.

« Les spectres disparaissent de plus en plus. Le père de la victime voudrait les retenir. Le cercle se rétrécit autour de Noïla. Les yeux de Zacharia se ferment d'horreur; un cri déchirant les lui fait rouvrir. C'est le dernier cri de Noïla, dont le sang coule pour la consommation des maléfices d'Arisman! »

Les régions plus basses et cultivées ont aussi leurs souvenirs et leurs récits. C'est ainsi qu'on y trouve la caverne du prophète Élie dans laquelle un rocher, en forme d'autel, supporte un gobelet d'argent plein de bière, dont la liqueur déborde et va fertiliser les champs voisins quand la moisson doit être abondante.

On raconte qu'un montagnard, fidèle adorateur d'Élie, se trouvant égaré au milieu d'ennemis entre les mains desquels il craignait de tomber, fut emporté par un aigle, qui le déposa sain et sauf à l'entrée de la caverne. Depuis ce jour ses descendants viennent chaque année offrir au prophète de la bière et des bestiaux.

Le christianisme a planté sa croix victorieuse dans ces montagnes, où les traces de son passage sont ineffaçables. Cependant les souvenirs de cette divine croyance y sont mêlés aux erreurs d'une superstition étrange.

Au pied du Mquinwari on montre, taillées dans le roc, des grottes appelées grottes de Bethléem. Les montagnards disent que dans l'une d'elles on voit voltiger une colombe d'or. Dans une autre est suspendue une chaîne de fer, à l'aide de laquelle on peut grimper par un soupirail jusqu'au tombeau de Jésus-Christ, et se promener sur les palais de cristal, bâtis à la cime des montagnes où ils absorbent les rayons du soleil et ne reflètent que les couleurs de l'arc-en-ciel.

M<sup>me</sup> MARTIN.



## RÉCRÉATIONS.



## LE PILOTE MORALÈS OU LA DÉCOUVERTE DE L'ÎLE DE MADÈRE.

(1420.)

(Fin.)

Moralès et sa fille s'y rendirent comme les autres ; grand fut leur étonnement à tous deux en reconnaissant dans un seigneur magnifiquement vêtu, assis à la droite du roi, l'inconnu auquel le placet avait été remis. Moralès s'adressa à un de ses nombreux voisins, qui paraissait connaître parfaitement le rang et le nom des convives du royal festin, et, lui désignant celui qui occupait toutes ses pensées, il lui demanda son nom.

— Oh ! lui répondit son voisin, c'est un homme tout-puissant à la cour ; c'est le favori du roi, de la reine et de leur fils, don Henri ; il paraît qu'il a découvert une île nouvelle : le roi lui a donné le commandement d'une caravelle, qui est mouillée ici, tout proche, sur laquelle il part demain, au lever du soleil, pour aller à la recherche de son île.

— Que vous nommez?... demanda Moralès, pâle et contenant avec peine son émotion.

— L'île de la Madre ou Madère, répondit le voisin.

— Et son nom, le nom de cet homme ? demanda encore Moralès.

— Don Nunez d'Alvadro. — Inésille serra le bras de son père comme pour lui rappeler le lieu où il était, et le respect qu'il devait à son souverain. Dans ce moment, les gardes faisaient circuler le peuple, Moralès eut un instant l'idée de résister ; mais sa fille lui ayant glissé quelques mots dans l'oreille, ils suivirent tous les deux le torrent et sortirent de la salle du festin. Ils en avaient dépassé les portes, lorsqu'un valet à grande livrée les arrêta au passage.

— Le seigneur Nunez d'Alvadro, mon maître, vous prie de me suivre, dit ce valet à Moralès. La joie et l'espérance revinrent au cœur du pilote, et ce fut avec empressement que lui et sa fille marchèrent sur les pas de leur guide. Ce valet les conduisit par des détours infinis, des corridors dont on voyait à peine le bout, dans une chambre très-richement meublée. Le pilote et sa fille y étaient à peine entrés que don Nunez parut.

— Senor Moralès, lui dit-il d'une voix entrecoupée et les yeux baissés, comme s'il eût voulu éviter le regard étincelant du candide marin ; il y a une heure que je vous fais chercher partout : heureusement je vous ai



aperçu dans la salle du festin, et je me hâte de venir vous dire que le roi a lu votre placet, qu'il veut vous voir, et que j'ai ordre de vous présenter à lui, dans deux heures; vous devez avoir faim, restez ici, je vais vous faire servir une collation. Et il se retira vivement, comme s'il eût voulu éviter les remerciements du brave Portugais. Inésille et son père se réjouirent du hasard qui les avait conduits, si à point, à deux pas du roi.

— J'avais tant prié la Madone, dit Inésille à son père, et j'étais si certaine de son secours, que, tenez, mon père, j'avais pris sur moi le double du placet, et la copie de votre carte de marine. L'entrée d'un nouveau personnage fit replacer dans la poche de la pieuse chrétienne les papiers qu'elle en avait à moitié sortis. Un double cri traversa la chambre.

— Ma bienfaitrice ! dit le nouveau venu.

— Zamor ! dit Inésille. — Zamor était un jeune nègre. Il portait un plateau chargé de vin et de pâtisserie qu'il s'empressa de poser sur une table.

— Il y a six mois que sans vous, jolie blanche, le pauvre noir aurait été mangé par un requin, dit Zamor en s'agenouillant devant Inésille; le vendeur m'a fait l'esclave du seigneur Nunez d'Alvadro, mais la reconnaissance m'a fait votre esclave. Puis, se relevant, il prit la main de la jeune fille, et l'entraînant dans un coin de la chambre, il ajouta vite et bas : Ne touchez pas au vin, il est empoisonné. Inésille poussa un cri !

— Malheureux ! lui dit-elle, la fille t'a sauvé la vie et tu veux tuer le père !

— Cet homme est votre père ? demanda Zamor.

— Ce nègre plaisante, dit Moralès; pourquoi voudrait-il m'empoisonner ?

— Je suis perdu ! mais, comme vous l'avez dit, bonne blanche, je ne ferai point de mal à votre père. Disant ces mots, le nègre déboucha les flacons, en vida deux doigts dans chaque verre, puis répandit le reste par la croisée, dans les fossés pleins d'eau qui entouraient le château de Ternaubal; il y jeta aussi quelques gâteaux. Cela fait, il se tourna vers Moralès, qui le regardait sans comprendre ni ce qu'il voyait ni ce qu'il entendait, et lui dit : « J'ignore quel motif de haine mon maître a contre vous, il est venu me trouver tout à l'heure dans l'écurie où je donnais à manger à Sand, son cheval arabe. — Zamor, m'a-t-il dit, veux-tu ta liberté, ce cheval et cent pièces d'or ? — Que faut-il faire, maître, ai-je répondu ? — Peu de chose, a répliqué le maître, prends cette poudre, mêle-la avec le vin de deux flacons, porte ces flacons dans ma chambre avec quelques assiettes de pâtisserie; tu y trouveras un homme, tu l'inviteras à boire à



ma santé ; au troisième verre, tu le verras s'endormir ; les croisées de cette chambre donnent sur les fossés remplis d'eau de la mer, tu jetteras cet homme dans les fossés. Voilà tout.

— Voilà tout ! excusez du peu, dit Moralès.

— Mon père, interrompit vivement Inésille, pâle et tremblante, mais pleine d'énergie et de volonté ; il faut voir le roi ce soir, à l'instant même, si c'est possible. Zamor, ajouta-t-elle, en s'adressant au nègre, je te pardonne le mal que tu as voulu faire à mon père ; mais il faut que tu nous procures le moyen de voir le roi. Zamor réfléchit un instant.

— Le roi et la reine doivent occuper, cette nuit, un pavillon situé à l'extrémité des jardins ; il faut traverser, pour y arriver, la grande allée d'orangers. Vous vous y tiendrez cachés jusqu'au moment où le roi y passera, suivi de sa cour. Venez. Le nègre marcha devant, Inésille et son père le suivirent ; la nuit étant venue, ces trois personnes purent gagner l'allée d'orangers, sans être vus d'aucun des habitants du château. Après avoir fait placer Inésille et son père derrière un énorme buisson de roses qui les couvrait en entier, il leur dit : « J'ai payé ma dette, car je ne vous ai pas tout dit ; si je n'accomplis pas les ordres de mon maître, je dois m'attendre à périr sur le fouet. »

— Mais tu peux sortir d'ici ? lui demanda Inésille.

— Oui, senora, répondit Zamor.

— Eh bien ! dit Moralès, va trouver Barbara, et dis-lui de te cacher chez moi jusqu'à mon retour ; va, et crois au Dieu des chrétiens qui a permis que ma fille te sauvât la vie, afin que, grâce à toi, je pusse démasquer un traître.

Dix heures du soir venaient de sonner. L'obscurité qui régnait dans les jardins de Ternaubal disparut sous un flot de lumières rougeâtres et tremblotantes ; un millier de torches allumées surgit tout à coup de tous les coins du jardin, et l'allée des orangers se trouva bientôt éclairée comme en plein jour. Alors on vit s'avancer à l'extrémité de cette allée, qui ouvrait sur le perron du château, une file nombreuse de seigneurs et de dames de la cour, en tête desquels marchaient de front le roi, la reine, l'infant don Henri et Nunez d'Alvadro.

Comme ces quatre personnages atteignaient le milieu de l'allée, un homme, sorti d'un massif de verdure, se jeta à genoux en criant : — « Justice ! justice ! Majesté. » Une jeune fille pâle et belle vint se placer debout derrière lui. A la vue de Moralès, Nunez d'Alvadro avait fait le mouvement d'un homme frappé au cœur par la lame d'un poignard ; son coup d'œil



## MAGASIN

parcourut le lieu de la scène comme s'il eût voulu fuir, mais la fuite était impossible; il essaya donc de faire bonne contenance, son audace même s'en accrut.

— Quelle justice réclamez-vous de moi, mon ami? demanda le roi à Moralès, toujours à genoux.

— Sire, répondit Moralès, j'ai depuis six mois découvert une île, demandez-le à tous les gardiens de ce palais; je me suis présenté pour obtenir une audience de don Henri, je n'ai pu l'obtenir. Cet homme, ajouta-t-il, en désignant Nunez d'Alvadro, est venu chez moi, de la part de Votre Majesté, m'a-t-il dit; il a surpris mes secrets, il a pris mon plan: qu'en a-t-il fait? je vous le demande, sire, puisqu'on dit que, par votre ordre, cet homme part demain pour aller à la recherche de l'île, que moi, Juan Moralès, pilote côtier, j'ai découverte! L'œil du roi se détourna lentement du visage de Moralès, et se tourna profond, investigateur et sévère, vers Nunez.

— Qu'avez-vous à répondre à cet homme, don Nunez d'Alvadro? lui demanda le roi. Nunez soutint ce regard avec fermeté; il sourit insoucieusement, en apparence.

— Ce misérable est soûl, dit-il.

— Non, senor, dit Inésille prenant la parole, car mon père n'a point touché au vin que votre nègre, Zamor, lui apportait de votre part.

Nunez chancela.

— Ils sont fous tous les deux, reprit-il, en haussant les épaules.

— Sire, dit Moralès avec force, ordonnez à cet homme de vous raconter pourquoi l'île découverte s'appelle Madère?

— Vous seriez plus embarrassé que moi de le dire, s'écria Nunez, emporté par le sentiment de la vérité et sans réfléchir au piège qu'on lui tendait.

Moralès répondit: — Il y a bientôt deux ans, un étranger se présenta à moi et me demanda de conduire sa caravelle à Puerto-Santo. Sur ma réponse affirmative, il me mena à son bord et fit embarquer en même temps une grande boîte à laquelle je fis peu d'attention. Vers le milieu de la traversée, cet étranger, dont le nom était Carmino, m'invita à chercher avec lui quelque île déserte. C'était le rêve de toute ma vie; mais n'ayant jamais eu de caravelle à ma disposition, je n'avais pu mettre mon idée à exécution. Je ne veux pas ennuyer Votre Majesté du récit de mes recherches; qu'il lui suffise de savoir qu'un jour, grâce à mes observations, nous abordâmes dans une île parfaitement neuve et dont les bois touffus étaient impénétrables au rayon du soleil. Le capitaine Carmino descendit le pre-



mier à terre, il y fit porter cette grande caisse que vous savez, puis il ordonna à tout le monde de retourner à bord ; moi seul je n'obéis pas, la curiosité me fit cacher derrière un arbre. Le capitaine, se croyant seul, ouvrit la caisse ; mais, à peine eut-il envisagé la personne qui y était renfermée, qu'il s'écria : *Madéré* ou *Madère* ! mais j'ai su plus tard que c'était *Madre*, ce qui, en italien, veut dire mère.

— Après ? dit le roi, que cette histoire semblait intéresser.

— Sire, dit Moralès, ces gens-là parlaient italien, et je n'ai pu que deviner ceci : que cette femme était de Venise, que, par imprudence ou autrement, elle avait trahi un secret de la République et qu'elle avait fui en Espagne ; que le jeune Carmino avait été chargé par son gouvernement de se faire rendre la fugitive, dont il ignorait le nom, de la conduire dans une île déserte et de l'y abandonner. Il devait abandonner sa mère !

Vous devinez, sire, que le pauvre fils ne consentit point à exécuter ce cruel acte de justice. Il ramena sa mère à bord de la caravelle ; je l'y suivis et nous quittâmes l'île. Le soir de notre départ, une furieuse tempête nous assaillit ; le navire se brisa sur un écueil, et je crois bien que tout l'équipage a péri. Quant à moi, je me suis sauvé comme je l'ai pu. C'est à cause du premier mot prononcé par le seigneur Carmino que j'ai nommé cette île *Madère*.

— Si le conte n'est pas vrai, il est bien trouvé, dit Nunez d'Alvadro sur un ton de légèreté badine que démentait cependant la pâleur de son visage ; mais, tout amusante que soit cette fable, la soirée est fraîche, et je supplie Votre Majesté de ne pas s'exposer plus longtemps à l'air humide de la nuit.

Le roi restait indécis : Moralès pouvait dire la vérité ; mais le titre de *Découvreur*, donné à Nunez d'Alvadro, étant un fait accompli, le roi allait passer outre. Inésille fit un effort surhumain pour parler.

— Sire, dit-elle, puisque ce seigneur vous a présenté un placet et un plan de l'île, il doit en avoir des copies chez lui.

— Je... je... les ai brûlées, dit Nunez embarrassé.

— Eh bien ! mon père n'a pas brûlé les siennes, car les voici, dit Inésille, sortant des papiers de sa poche. Elle les présenta au roi en pliant le genou. Le roi les prit et, à mesure qu'il les parcourait, son front devenait sévère, presque terrible. Bientôt il chercha des yeux Nunez d'Alvadro, mais celui-ci avait disparu ; on courut chez lui, et l'on apprit qu'il venait de partir sur la caravelle que le roi lui avait donnée pour aller à la recherche de *Madère*.



— Vite, vite, dit Moralès, que Votre Majesté me fournisse une autre caravelle, et je vous donne ma parole d'honneur que je prendrai possession de l'île avant ce misérable imposteur. Le roi fit ce que Moralès voulut. Celui-ci mit à la voile la nuit même et descendit à Madère, le 8 juillet 1421, jour de la Sainte-Elisabeth. Le lendemain de cette prise de possession, un violent orage s'éleva, et bientôt on aperçut, battue par la tempête, une caravelle qui menaçait à chaque instant de venir se briser contre les écueils dont l'île est environnée.

— Je la reconnais ! dit Zamor, qui n'avait pas voulu se séparer de Moralès, c'est la caravelle de Nunez d'Alvadro, mon ancien maître.

— Volons à son secours ! dit Moralès, voulant mettre une chaloupe en mer ; mais les vagues étaient trop fortes, et bientôt on vit la caravelle se briser en morceaux sur les rochers, et tout périt corps et biens ; un seul cadavre vint, comme pour témoigner de la justice de Dieu, échouer sur la côte : c'était celui de Nunez.

Moralès fut anobli par le roi, et nommé gouverneur de l'île ; Inésille n'épousa point l'infant don Henri, mais Gonzalvo Zarco, l'ayant demandée en mariage, l'obtint et vint, avec sa femme, s'établir à Madère ; Barbara mourut quelque temps après ; quant à Zamor, *esclave de son cœur*, comme il le disait, il ne voulut jamais quitter le service de la fille de Moralès.

EUGÉNIE FOA.

---

### LA MODISTE DE LA REINE.

Par une matinée du mois d'août 1763, la cour du coche d'Amiens à Paris était encombrée de voyageurs, de parents et d'amis ; on criait très-haut, on pleurait tout bas et on s'embrassait à tout moment. C'est qu'à cette époque, lorsqu'un habitant de la province prenait le coche qui devait le conduire à Paris, toute sa ville natale était en révolution !

« *Il ou elle va à Paris* », disait-on, comme nous dirions maintenant, « *Il ou elle va faire le tour du monde* ». Et encore serions-nous moins effrayés que nos bons aïeux.

Parmi les divers groupes qui s'étaient formés et attendaient, la plupart, avec des angoisses visibles, le signal du départ, un surtout se faisait remarquer par le nombre des personnes qui le composaient et qui se pressaient autour d'une jeune fille, dont les larmes inondaient le beau visage. Ce



groupe avait ceci de particulier : c'est que si tout le monde pleurait, on n'entendait que la voix d'un seul. — Le père de la jeune fille, tenant son enfant pressée sur sa poitrine, étouffait un moment sa douleur pour s'entretenir avec celle qu'il allait envoyer dans la grande ville, et pour la mettre en garde contre les écueils qui s'y présentent.

— Rose, tu vas à Paris ; si je consens à te laisser partir, à me séparer de toi et à t'exposer ainsi à tant de dangers, tu le sais, c'est pour ton bonheur. Mais rappelle-toi qu'il n'est point d'avenir possible pour une jeune fille qui s'éloigne des sentiers de la vertu. Aime et crains Dieu à Paris, comme tu l'as fait à Amiens ; évite toutes les embûches qui te seront tendues par le démon : enfin, sois toujours sage, et n'oublie jamais ton père : la Providence te bénira.

Rose voulait répondre, mais les sanglots lui paralysaient la langue ; ses yeux seuls parlaient.

— Oui, père, semblaient-ils dire, je me souviendrai toujours des bons principes que j'ai reçus auprès de toi ; sois tranquille, ta Rose saura craindre Dieu à Paris comme à Amiens, et elle n'oubliera jamais le père qui lui a appris à le connaître.

Et le père Bertin embrassait encore Rose, leurs larmes se mêlaient de nouveau et communiquaient l'émotion aux nombreux témoins de cette scène.

Cependant, le conducteur du coche venait d'agiter la cloche du départ ; tous les voyageurs avaient pris leur place, à l'exception de Rose, qui ne pouvait se dégager des bras de son père.

— M<sup>lle</sup> Rose Bertin ? appela le conducteur.

Il fallut donc se séparer ; le père embrassa encore une fois sa fille, mais sans prononcer une parole ; il la poussa plutôt qu'il ne la fit monter dans le lourd véhicule, qui ne tarda point à s'ébranler, en faisant retentir la cour du bruit des nombreux grelots attachés aux colliers des chevaux qui le traînaient.

Rose se cacha la figure dans ses mains, et se prit à sangloter, tandis que son père suivait des yeux la voiture, qui disparut bientôt sur la route de Paris.

. . . . .

Huit jours après, une jeune fille, dont le costume simple et propre annonçait à la fois la coquetterie et la modestie, errait plutôt qu'elle ne marchait dans la rue Saint-Honoré, à Paris ; ses yeux étaient constamment levés en l'air, elle semblait chercher une adresse écrite sur une lettre qu'elle tenait à la main.



« — Que vais-je devenir, disait-elle, si je ne trouve pas le *Trait-Galant*?  
« Voilà comme il est, le père ! malgré toutes ses appréhensions, lorsqu'il  
« s'est agi de me faire venir à Paris, il a oublié que Paris était plus grand  
« qu'Amiens. »

Puis, portant encore une fois les yeux sur la lettre :

« — Jamais je ne trouverai, reprit-elle, avec une pareille adresse :  
« *A madame Dubois, modiste du Trait-Galant, à Paris.* Trouvez-donc cette  
« madame Dubois avec une si bonne indication ! — On m'a dit de cher-  
« cher dans la rue Saint-Honoré, je cherche depuis plus d'une heure...  
« Voyons, Rose, ne perds pas courage, si le père s'est trompé, ce n'est pas  
« une raison pour se décourager ; avec l'aide du Ciel on arrive à tout. Si  
« j'invoquais saint Antoine de Padoue, il m'a tant de fois fait retrouver  
« ce que j'avais perdu, peut-être aujourd'hui il me fera trouver ce que je  
« cherche. »

Et Rose Bertin, car c'était elle, allait commencer son invocation à saint Antoine de Padoue, lorsque, tout à coup, elle s'arrête, immobile, la joie dans les yeux et au bout des lèvres :

« — Je le savais bien qu'il ne me fallait pas désespérer ! seulement j'au-  
« rais dû penser plus tôt à saint Antoine de Padoue. »

Devant elle, aux murs d'une maison d'assez coquette apparence, se trouvait une énorme enseigne sur laquelle on lisait, au milieu de diverses coiffures enrubanées :

#### AU TRAIT-GALANT. MAISON DUBOIS.

La timide provinciale regarda, lut et relut ces cinq mots, qu'elle cherchait depuis si longtemps. Ce qu'elle sentit de bonheur, après avoir presque désespéré, fut tel, qu'elle resta clouée à la même place où elle s'était arrêtée ; enfin, après un instant d'hésitation, elle se décida à traverser la rue, entra sous la porte cochère de la maison Dubois, gravit à la hâte l'escalier et, tremblante d'émotion, alla frapper à une porte située au premier étage et sur laquelle elle lut encore une fois : *Au Trait-Galant*.

Que venait faire Rose *au Trait-Galant*?

Rose, en recevant une assez bonne éducation dans la maison de son père, avait témoigné un goût tout exceptionnel pour les travaux d'aiguille, et bien lui en prit, car le père Bertin, ayant perdu le peu de fortune qu'il possédait, se vit forcé, un beau jour, de dire à sa fille qu'elle devait songer à prendre un état. Il la mit en apprentissage chez M<sup>me</sup> Leroy, la principale couturière d'Amiens. L'apprentissage ne fut pas long, grâce aux



heureuses dispositions de Rose et, après deux mois, elle montait un bonnet et taillait une robe ou une chauve-souris avec autant d'adresse et de coquetterie que la première ouvrière de M<sup>me</sup> Leroy.

Or, un jour, Rose se disposait à se rendre chez sa maîtresse, lorsque le père Bertin l'appela.

— Rose, lui dit-il, ou vas-tu ?

— Chez M<sup>me</sup> Leroy, répondit la jeune fille.

— Non ! ce n'est pas à Amiens qu'il faut travailler. — Je n'ai pas besoin de toi ici ; je me suffis à l'aide de notre petit commerce, tandis que, toi, il est utile que tu songes à te créer une position...

— Mais, je ne te comprends pas, père, que veux-tu dire ?

— Écoute, Rose : les Bertin n'ont jamais eu besoin de personne ; quelquefois la fortune ne leur a pas été favorable, alors ils allaient courir après elle et parvenaient à la rendre propice, sans le secours de ceux qui les avaient connus quand ils étaient heureux ; car souviens-toi de ceci, Rose, ceux qui ont été vos amis quand ils croient avoir besoin de vous, ne le sont plus le jour où ils pensent qu'on peut avoir besoin d'eux.

Rose continua à regarder son père, sans comprendre un mot à ce préambule, qui commençait à l'effrayer.

— Mon père serait-il devenu fou ? se demanda-t-elle.

Le père Bertin poursuivit :

— Nous nous trouvons dans cette dernière position, Rose ; seulement, je le répète, moi je n'ai besoin de personne ; mais il importe que tu arrives toi-même à te créer une bonne existence, sans la demander à nos amis d'Amiens. Voici une lettre que je reçois de Paris, elle m'annonce que tu es attendue chez la couturière du *Trait-Galant*.

Rose cessa d'être effrayée.

— Il n'y a pas de temps à perdre, tu vas songer à préparer ce qu'il te faut pour le départ ; moi je me charge d'aller trouver M<sup>me</sup> Leroy, et, tout en la remerciant de ses bons soins, je lui dirai que tu ne retournes plus chez elle. J'ai dit, Rose.

Cette fois Rose avait parfaitement compris ; elle se jeta au cou de son père, en lui déclarant qu'elle ne voulait pas se séparer de lui. Mais la résolution de celui-ci fut inflexible, il fallut se résigner : « les Bertin ne peuvent demander le secours de ceux qui les ont connus alors qu'ils étaient heureux », avait dit le père.

Voilà comment Rose se trouvait à Paris chez la couturière du *Trait-*



*Galant*, après avoir couru toutes les rues de la capitale, grâce à l'indication incomplète que son père lui avait donnée.

. . . . .

Quelques années s'étaient passées depuis l'arrivée de Rose Bertin à Paris; un matin, la Dauphine de France, Marie-Antoinette, était à sa toilette et, suivant son habitude, cherchait, avec son perruquier Léonard, à apporter une nouvelle mode dans sa coiffure.

— Mais c'est comme hier! s'écriait-elle, à chaque coup de peigne du perruquier.

— Que Votre Altesse Royale se rassure, répondait Léonard, les pointes sont plus basses et les tire-bouchons plus gros.

— Que les pointes soient plus basses et les tire-bouchons plus gros, cela revient parfaitement au même, il y a toujours pointes et tire-bouchons! — Tenez, monsieur Léonard, je ne veux pas de cette coiffure; changeons, puisque nous ne pouvons pas créer, — coiffez-moi à chignon. Puis, se tournant vers sa première femme de chambre, elle ajouta: Vous savez, la coiffure à chignon, celle qui me rend la figure si coquette; n'est-ce pas, comtesse de Misery?

— Votre Altesse est toujours...

— Coquette?...

— Non, madame, ravissante..

— Vous êtes trop flatteuse, comtesse, reprit la future reine, sans se retourner; et elle abandonna de nouveau sa tête à Léonard, qui se mit en devoir de séparer les cheveux devant former le chignon. Tout à coup le perruquier s'arrêta :

— *Palsembleu!* pensa-t-il (Léonard, on le voit, jurait à la façon des gentilshommes), voilà une bonne occasion pour parler en faveur de ma protégée... Oui, c'est cela... abordons.

— Eh bien! Léonard, vous ne me coiffez pas; à quoi pensez-vous donc? Serait-ce à une innovation?

— Précisément, madame; je ferai observer à Votre Altesse Royale que la coiffure à chignon n'a jusqu'ici reçu que des plumes ou de la poudre, il faut donc varier la tenue en apportant une création nouvelle qui, j'en suis persuadé, fera grand bruit. Nous remplacerons les plumes et la poudre par des linons et de la mousseline brodés en blanc, en couleur et même en or; en ajoutant quelque peu de dentelles ou malines, cela sera d'un effet admirable et, si Votre Altesse le permet, j'aurai l'honneur de la



coiffer demain avec des linons, dentelles et malines, d'une façon vraiment digne de Votre Altesse.

— Où les prendrez-vous ?

— Chez M<sup>lle</sup> Rose Bertin, modiste, dont le talent et le bon goût marchent de pair avec les idées d'innovation de Léonard, votre très-humble serviteur.

— Rose Bertin..., répondit Marie-Antoinette, en interrogeant son souvenir ; attendez donc, mais je connais ce nom-là... Qui donc m'en a déjà parlé ?

— M<sup>mes</sup> la duchesse de Chartres et la princesse de Conti, sans doute ?

— Oui, c'est cela, je l'avais oublié ; mais sur votre recommandation, Léonard, je ne veux pas manquer une aussi excellente modiste... Comtesse de Misery, veuillez faire dire à M<sup>lle</sup> Rose Bertin que je l'attends demain matin à mon lever.

Et Marie-Antoinette ajouta, en se tournant vers Léonard avec bienveillance :

— C'est sur votre seule recommandation, entendez-vous. Nous laisserons croire à la princesse de Conti et à la duchesse de Chartres que je me suis souvenue de ce qu'elles m'avaient dit.

Léonard s'inclina respectueusement, mais tout plein de fierté.

— Je le savais bien ! pensa-t-il ; un mot de moi équivaut à la protection de ces grandes dames, qui n'entendent rien à la mode. Cela ne peut être autrement, je suis Léonard !

Or, il faut le dire, Léonard était *pétri d'amour-propre*.

Le lendemain, Rose Bertin, appelée par la comtesse de Misery, se trouvait au château avant l'heure qui lui avait été assignée. Léonard, dès qu'il sut que Son Altesse la Dauphine était visible, vint chercher sa protégée et l'emmena chez Marie-Antoinette.

— Ah ! c'est vous, mademoiselle Bertin, lui dit la princesse ; on m'a beaucoup parlé de vos modes, je veux mettre à l'épreuve le talent et le bon goût qui président à vos travaux, dont Léonard m'a fait les plus grands éloges. Dès aujourd'hui vous m'appartenez. Seulement, comme je désire connaître parfaitement toutes les personnes qui m'entourent, je vous prie de me raconter, pendant que Léonard me coiffera, ce que vous avez fait jusqu'ici. C'est de l'exigence, si vous voulez, mais je vous autorise d'avance à ne me dire que ce que vous voudrez bien.

— Je vous dirai tout, madame.

Et Rose raconta à Marie-Antoinette comment son père, après avoir été à la tête d'une maison assez considérable, avait été réduit à exploiter



## MAGASIN

seul un petit commerce et à l'envoyer à Paris, chez la modiste du *Trait-Galant*, dont elle était devenue la première ouvrière en peu de temps.

— Pendant que j'étais au *Trait-Galant*, dit-elle, je fus chargée de faire les robes de noces des filles du comte de Charolais ; cette circonstance me procura l'honneur d'être connue de M<sup>me</sup> la princesse de Conti, qui a bien voulu me donner la commande du trousseau de M<sup>lle</sup> de Penthievre. Ayant suffisamment de pratiques pour travailler à mon propre compte, je résolus de quitter le *Trait-Galant*, qui copie maintenant les modes que j'invente. Mon plus grand désir, aujourd'hui, serait de plaire à Votre Altesse royale, et d'avoir le titre de sa modiste particulière, titre que m'ont fait espérer M<sup>mes</sup> la princesse de Conti et la duchesse de Chartres. M. Léonard m'a donné le même espoir. Je vous demande la permission de le remercier devant vous, madame, pour l'empressement qu'il a mis à vous parler de moi.

(La suite au prochain numéro.)

C. LAMARTINIÈRE.

---

## MODES.



### PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

10<sup>me</sup> ANNÉE.

LETTRE V.

A BLANCHE.

Mars 1854.

Un philosophe, à qui un empereur ami des lettres avait donné une place littéraire importante, répondait souvent aux questions qu'on lui adressait : « Je n'en sais rien. » Un ignorant lui dit un jour : « L'empereur vous paye pour savoir. — L'empereur, reprit le philosophe, me paye pour ce que je sais ; s'il me payait pour ce que j'ignore, tous les trésors de l'empire n'y suffiraient pas. »

Quoique je ne sois pas philosophe, je sais, quand il le faut, avouer mon ignorance, et il m'en coûte fort peu de reconnaître que le mois de mars, cette année, vit sur les toilettes de février, et que le printemps ne nous a point encore révélé ses secrets.

Les jours du Carême sont venus, le bruit des valse et des polkas s'est éteint pour faire place aux matinées musicales, aux quatuors, aux symphonies, à la belle et sévère musique des grands maîtres. Ces solennités de l'art sont très-appréciées et très-recherchées ; nos élégantes Parisiennes s'y pressent, les unes pour écouter, quelques autres par mode, par genre,



ou pour montrer leurs élégantes toilettes de ville, qui, jusqu'alors, étaient demeurées dans les cartons. On porte beaucoup de velours bleu, noir violet, orné de dentelle ou brodé richement en soie. Le devant du corsage ajusté est fort souvent relevé par de la passementerie *clochetée*, formée par de petites boules faisant la grappe. On dispose aussi cette jolie nouveauté de telle sorte que, partant de la ceinture, elle va en s'élargissant des deux côtés de la poitrine jusqu'aux épaules. Je n'aime point autant cette façon. Pour jeunes filles, on adopte, en général, des étoffes plus légères : les taffetas, les crêpes lisses, etc., etc. Les formes des robes n'ont, en réalité, subi aucune modification ; par-ci, par-là, une coupe un peu capricieuse, un ornement disposé avec un peu plus ou un peu moins d'originalité, voilà tout. Pour la ville, les corsages sont fermés et montants ; pour soirée on les entr'ouvre. On voit moins de robes à barettes. Quant aux manches, tout est permis ; il en est à peu près de même pour les basques, que l'on fait plates, plissées ou tuyautées, suivant le goût. Les jupes sont toujours d'une ampleur extrême, fort longues et faisant *la traîne* par derrière. Cette mode est détestable ailleurs que dans les salons. Je ne connais rien qui me blesse plus que de voir, sous prétexte de la mode, de magnifiques étoffes traînées et souillées sur l'asphalte de nos boulevards. C'est méconnaître le prix de l'argent, du travail et du génie des arts, que de gâter à plaisir ces riches tissus, qui ont coûté tant d'efforts et tant de veilles !

Si les jupes sont grandes et longues, en revanche les chapeaux... ; y a-t-il encore des chapeaux ?... C'est par la richesse seule de leur garniture que se révèle leur présence. Quelques modistes décorent déjà leurs chapeaux avec de la dentelle et des ornements de paille. On aperçoit aussi quelques pailles de riz avec de la blonde. Les calottes sont toujours très-renversées, et les passes garnies dessus et dessous de nœuds, de dentelles, de fleurs, de gaze. Le bord vers la passe est presque toujours orné de ruches en blondes ou en rubans ; c'est d'un ton frais et élégant. Pour chapeau, la peluche tiendra encore durant les jours incertains du printemps, mais je doute qu'elle aille au delà ; elle disparaîtra un peu plus tard que les velours, mais voilà la plus longue vie que je puisse lui prédire. Le jais reparaît ; j'ai vu aussi quelques chapeaux de taffetas brodés en chenille et garnis de plumes. Les plumes n'auront-elles pas l'été le sort que j'annonce à la peluche ? je le crois, mais leur éclipse ne sera que partielle. Le crêpe et la blonde travaillés ensemble par une main habile font de ravissantes coiffures pour jeunes filles ; je le répète, chère Blanche,



nos chapeaux sont excessivement petits; soit que mon œil ait, petit à petit, pris l'habitude de les voir décroître, soit par un motif plus honorable pour eux; ils ne me déplaisent point ainsi; mais, lorsque juillet sera venu, peut-être regretterons-nous ces passes qui nous défendaient contre les rayons du soleil... Que veux-tu?... quand le préjugé ou la mode nous gagnent, adieu le goût!

J'ai entrevu quelques confections printanières; parmi elles, j'ai remarqué un petit talma en peluche chinée, garni par des bandes de velours disposées sur le devant en brandebourgs. J'ai observé aussi quelques petites variétés dans la disposition des ornements; mais en général, jusqu'à ce jour, il n'y a, dans les formes, rien que je puisse encore te citer comme une véritable nouveauté.

Pour enfant, je t'envoie une charmante petite toilette. Ce matin même, j'ai parcouru quelques magasins faisant cette spécialité si riche et si élégante; partout on m'a prié d'attendre et de repasser dans quelques jours. On travaille de toutes parts, mais rien n'est fini; ce sont véritablement les *Ides de mars*, des jours funestes; mais avec avril viendront les modes nouvelles.

A propos de modes nouvelles, je t'en envoie une bien ancienne, mais c'est par prévoyance: je veux parler de ma toilette de mariée. Pour la dixième fois, Blanche, je ne puis cependant pas répéter ce que j'ai dit sur les toilettes et les usages des mariages; vois mes lettres passées, et tu pourras donner à ton amie tous les renseignements qu'elle désire.

Cette lettre est courte, Blanche, la prochaine te dédommagera, je te le promets: malgré le charmant poète qui, affirmant que demain n'appartenait à personne, disait:

« Vivons ce jour, il est nôtre;  
N'ayons de plus loin souci!  
Peut-être au lever de l'autre,  
Nous ne serons plus ici. »

N'en déplaie à Gilles Durant, je suis bien sûre de te répéter dans un mois que je t'aime et t'aimerai toujours. G.

---

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE.



### Méthode très-simple pour recoller le verre, la faïence ou la porcelaine brisée.

Il faut prendre de l'huile de lin bien pure, blanche et épaisse, en frotter les bords des fragments brisés, puis on les rapprochera bien exactement, et on les maintiendra avec de la



cire recouvrant la pièce d'un seul côté; on placera l'objet dans un lieu sec, et on l'oubliera six mois; au bout de ce temps la pièce aura acquis une grande solidité, et il sera presque impossible de reconnaître l'endroit, si les morceaux ont été bien ajustés. On n'a pas besoin de dire que la cire, qui n'est placée que pour maintenir les morceaux, doit s'enlever entièrement. L'huile de lin s'achète chez les marchands de couleur.



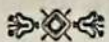
### **Colle très-blanche pour les papiers, gravures ou cartonnage.**

On délaye à froid de la farine de riz dans un peu d'eau et on la fait cuire sur un feu doux, jusqu'à ce qu'elle soit prise. Cette colle est d'un beau blanc et devient presque transparente en séchant; elle est excellente pour tous les articles de cartonnage qui exigent une grande propreté, comme coffres de toilettes, petites boîtes à ouvrages, etc.; pour attacher les copies des manuscrits, des gravures que l'on veut placer à demeure dans des livres.

En mettant très-peu d'eau dans cette colle, on lui donne assez de consistance pour en modeler de petits bustes, statuettes, bas-reliefs et autres objets qui, en séchant, prennent un poli brillant et sont susceptibles de se conserver longtemps au moyen de quelques précautions, comme de les tenir couverts et à l'abri de l'humidité. C'est avec cette pâte que l'on fait, au Japon, des bijoux imitant la nacre de perles, au point de tromper les acheteurs.

---

## **OUVRAGES DIVERS.**



### **TRICOT.**

#### **Couvre-pieds Mehemet au tricot (n° 11).**

Ce beau couvre-pieds, de l'effet le plus riche, a le grand avantage de se tricoter par bandes, ce qui est beaucoup moins fatigant et surtout moins embarrassant; il se fait en laine de Saxe blanche, 10 fils; l'entre-deux à jour, qui joint ensemble les bandes mates, doit se faire en même laine, mais de couleur tranchante. Le couvre-pieds que nous avons fait dessiner, et que nous devons au bon goût de M<sup>me</sup> Sophie Helbronner, était blanc et grenat. Ces deux couleurs s'allient fort bien pour cet objet.

Le dessinateur a cru devoir faire sur une bande le dessin plus gros, afin que l'on puisse mieux en comprendre la maille; il a laissé cette bande unie, toujours dans le même but; la seconde bande est figurée brodée d'une palme, c'est-à-dire, terminée. La bande d'entre-deux qui les sépare est un tricot à jour, dont nous donnons l'explication; c'est le même travail qui forme la bordure à dents qui doit en garnir le tour. Le dessin en point de tapisserie, qui se brode sur la bande mate, est indiqué au n° 12 avec les couleurs. Ce dessin se fait facilement sur ce tricot, qui a été calculé pour cela; au surplus, ce couvre-pieds sans broderie serait encore d'un très-joli effet.

On montera sur l'aiguille, qui doit être de la grosseur d'un crayon n° 2 ou n° 3 (suivant que l'on désirera qu'il soit plus ou moins fin) 15 mailles; puis ensuite, rien n'est plus facile et plus simple que ce tricot.

1<sup>re</sup> rangée. Prendre une maille, la passer sur l'aiguille sans la tricoter, faire une jetée, prendre une maille sans la tricoter, une jetée, etc. Toujours de même toute l'aiguillée alternativement.

2<sup>e</sup> rangée. Tricoter deux mailles ensemble, prises en dessous, toute la rangée de même.

3<sup>e</sup> rangée. Recommencer comme la première.

Ceci est pour la bande mate; voici pour l'entre-deux à jour.



Il faut monter deux mailles sur l'aiguille avec de la laine grenat. On commence par une jetée sur l'aiguille, puis on prend les deux mailles à l'envers (ce qui forme un rétréci à l'envers), la seconde aiguille, troisième, quatrième, etc., toujours de même. On ne doit jamais avoir que deux mailles sur l'aiguille. On a bientôt un entre-deux présentant l'aspect de deux festons cousus dos à dos. Une fois tricoté et brodé, le couvre-pieds se coud par bandes séparées chacune par l'entre-deux; on l'entoure aussi du même entre-deux, ce qui l'encadre parfaitement en formant petite dentelle.



## OUVRAGES DE FANTAISIE.

### Coussin quadrillé en tapisserie (n° 13).

C'est une charmante nouveauté en tapisserie et cuir de Russie, doré et ajusté par bande pour former le quadrillé; le dessin en est indiqué ainsi que les couleurs. Pour former le damier on ajuste la peau par bande dans toute la longueur, et on l'arrête sur un des quadrilles par un point *long* de tapisserie, qui le couvre entièrement. Ce point est le point ordinaire, mais qui, en raison du quadrille qu'il doit traverser, est espacé de six fils. On laisse le quadrille suivant découvert, ainsi de suite en alternant, comme on peut le voir sur le dessin. L'ensemble de ce charmant coussin est au n° 14.



### Dessus de tabouret de piano (n° 15).

Ce dessin fait un très-bon effet pour dessus de tabouret. En supprimant la bordure, on peut en faire de jolis dessous de lampe.

On le fait avec le même succès au crochet ou au filet reprisé.



### Explication de la 1<sup>re</sup> feuille de broderie et patrons.

1. Le n° 1 est un fichu à plastron; le dessin est très-nouveau et très-riche; il se brode entièrement au plumetis, les petits pois peuvent également se faire pleins ou en œillets, le feston se fait à point de rose; dans les étoiles fleuries, un point de dentelle est indiqué; il contribue beaucoup à la richesse du dessin.
2. Col mousquetaire, dessin du fichu; ce col peut se faire isolément; il est charmant sur mousseline claire.
3. Bande assortie au fichu. Ou peut avec ce dessin faire des manches pagodes ou duchesse. Ces dernières sont toujours en grande faveur.
4. Entre-deux assorti.
5. Moitié d'un col au plumetis, pois plein, feston point de rose. Ce col pourrait se faire à l'anglaise sur percale, ou entièrement au feston; mais alors le dessin serait moins riche et moins joli.
6. Charmant col à pois et œillets ombrés; il se monte sur un poignet brisé très-bas. Ces cols, si commodes pour les jours de froid, sont toujours très-bien portés.
7. Manche mousquetaire assortie au col; la manche longue et entière se ferme par un poignet bas et uni; le poignet brodé, cousu au bas, se retrousse sur le bras, sans être fermé d'en haut. Nous avons précédemment donné l'explication de cette façon de manche.
8. Col en application sur tulle, enrichi de points de dentelle. Ce col imite les plus riches dessins de point d'Angleterre.
9. Manchette assortie. — Relevée, dite mousquetaire.
10. Mouchoir, grande nouveauté; il se fait au plumetis et au feston; tous les pois doivent être pleins.
11. Ecusson riche, avec le nom d'Hippolyte. Broderie au plumetis, et brides à l'échelle dans les fleurs indiquées.
12. *Isidorine*, écusson de caprice, plumetis et point de dentelle.
13. Ecusson au feston, avec les initiales Z. F. S.



14. Initiales au feston, que l'on peut mettre dans l'écusson ci-dessus.
15. *A. J. R.* enlacés.
16. *Marie*, broderie au plumetis pour coins de mouchoirs.
17. *Pauline*, broderie au plumetis.
18. *N. S. K.* plumetis orné.
19. *S. P.* plumetis enlacé.
20. *Eulalie*, plumetis fleuri, myosotis, ou pensez-à-moi.
21. *Mercedès*, plumetis.
22. *Anna*, plumetis orné.
23. *Amélie*, petits pois au plumetis; ce nom pourrait se broder en petits œillets et pois pleins.
24. *Jerma*, plumetis.



### Explication de la 2<sup>e</sup> feuille de broderie et patrons.

1. Moitié du devant d'un corsage froncé, le devant est indiqué; une ligne marquée par un cran, et transversale au bas du patron, indique la hauteur des fronces. On sait que ces fronces se forment de plusieurs rangées au-dessus les unes des autres, maintenues en dessous, soit avec une doublure, soit avec autant de petits lacets. La lettre A se trouve placée en haut de l'épaule, près du cou, et la lettre B au bas de l'épaule, à l'entournure.
2. Le n° 2 est la moitié du dos placé en sens inverse; le milieu du dos est indiqué, et la lettre A, placée comme celle du devant, près du cou, doit rejoindre la première, ainsi que la lettre B, placée également à l'épaule, près de l'entournure. On posera l'étoffe double sur le milieu du dos, si l'on veut que la robe soit ouverte par devant, et l'on ajoutera à ce corsage une des manches pagodes dont nous avons récemment donné le patron. Ce genre de robe, comme négligé, est très-commode et très-bien porté.
3. Le n° 3 est un joli dessin pour pointe de dentelle noire en application. On peut également la broder au feston sur mous-
- seline blanche; quoique la mode d'été ne soit pas encore arrêtée, on a tout lieu de croire que ce genre de pointe sera bien accueillie cette année.
4. Jolie bande feuilles de tilleul, broderie au point de Venise, pour manches pagodes ou garnitures de manches duchesse; ce beau dessin peut encore servir pour nappe de communion, nappe d'autel, etc. Rien n'est plus riche et n'imite mieux le véritable point de Venise, quand il est bien exécuté.
5. Entre-deux assorti.
6. *Clémence*, broderie au feston, point de rose.
7. *Charlotte*, plumetis.
8. *Cécile*, au feston.
9. *C. R.* enlacées, broderie au plumetis.
10. *R. D.* enlacées, plumetis et pois.
11. Couvre-pieds Mehemet au tricot (*Voir aux Ouvrages*).
12. Dessin et couleur de la broderie du couvre-pieds (*Voir aux Ouvrages*).
13. Coussin quadrillé en tapisserie et cuir de Russie (*Voir aux Ouvrages*).
14. Ensemble du coussin (*Voir aux Ouvrages*).
15. Dessus de tabouret de piano, crochet ou filet reprisé (*Voir aux Ouvrages*).



### Explication de la planche de tapisserie coloriée.

Guirlande de fleurs pour meubles, portières, coussins, rideaux, tapis, cordons, etc.

*Au gros point*, sur canevas n° 10, le dessin aura 40 centim. de large.

» » » »	n° 16,	» » 27 »	»
» » » »	n° 24,	» » 18 »	»
<i>Au petit point</i> , » »	n° 10,	» » 20 »	»
» » » »	n° 14,	» » 15 »	»
» » » »	n° 18,	» » 12 »	»
» » » »	n° 22,	» » 10 »	»
» » » »	n° 30,	» » 8 »	»





## Explication de la gravure de modes.

**COSTUME DE MARIÉE.** Robe de taffetas à trois volants, à dispositions découpées à l'emporte-pièce. Corsage montant orné de petits boutons.

**COSTUME DE VISITE.** Robe de reps uni orné de peluche.

**COSTUME DE PETITE FILLE.** Robe de popeline unie. Corsage plat avec revers et petite basquine. Il est ouvert devant et retenu par une ganse de soie. La manche blanche, formée de deux bouillonnés de mousseline, est retenue à l'avant-bras par un entre-deux.



## MUSIQUE.

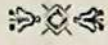
5<sup>e</sup> Album.

1<sup>o</sup> *Impromptu de concert sur les Noces de Jeannette*, opéra de Victor Massé, par RICHARD MULDER.  
2<sup>o</sup> *Josepha*, valse, par VICTOR PARIZOT.

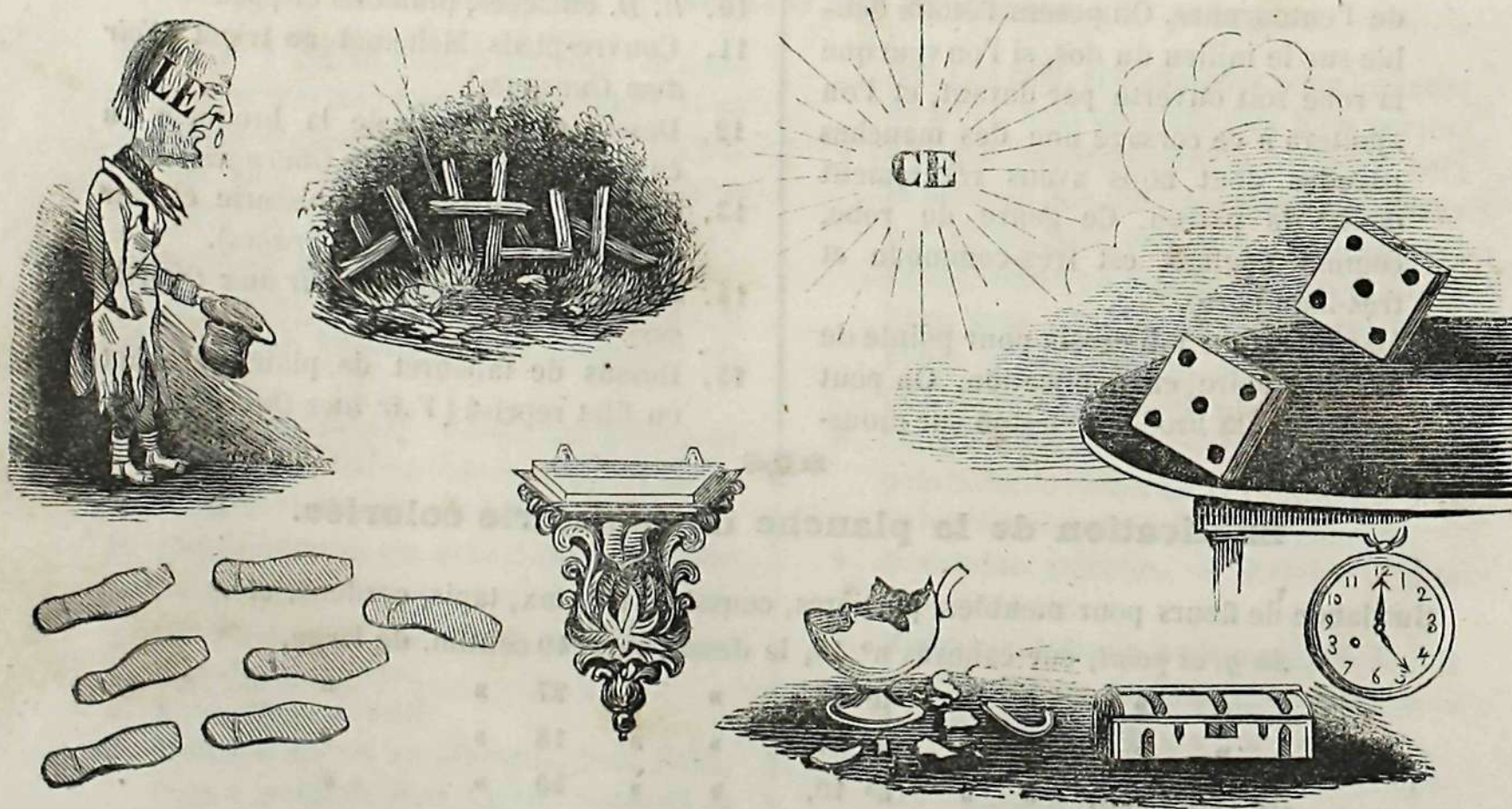


## Explication du Rébus du mois de Février.

Si tu n'obéis pas à ta mère, qui t'obéira?



## RÉBUS.



JOSÉPHINE DESREZ, DIRECTRICE

Typographie Hennebier. Batignolles.  
Boulevard extérieur de Paris.





Paris, Imp<sup>rie</sup> Digeon, 65, r. Calande.

## MAGASIN DES DEMOISELLES

par an pour Paris, 12 francs pour les Départements. Avec 2 aquarelles (fac simile) par M<sup>re</sup> Garnerey et M<sup>re</sup> P<sup>re</sup> Girardin, par M<sup>re</sup> Hubert, 5 albums de musique, 14 gravures de modes, 6 planches de tapisseries coloriées, 1000 dessins de broderies, de grandeur naturelle, petits patrons, ouvrages à l'aiguille, fil, tricot, crochet, ouvrages nouveaux, robes illustrées.

Bureaux du Journal, 51, rue Laffitte.

84240